

qui émergent de ses eaux bleues. Tout cela s'éclaire sous les rayons du soleil du matin, qui se lève sur les pics neigeux des montagnes de la Corse qu'enveloppent, comme toujours au printemps, de légères brumes.

Au loin, sur la mer, les voiles blanches des petites barques de pêcheurs semblent les ailes de mouettes gigantesques. Dans le port, une vingtaine de felouques et de *spéronari* de Sardaigne et de Sicile se balancent, bercés par la brise paresseuse ; tandis que la cheminée d'un vaisseau de guerre anglais, qui a touché à Ajaccio pour renouveler les provisions de volailles et de fruits du mess de ses officiers, vomit une épaisse fumée noire, ce qui indique qu'il est prêt à reprendre sa route.

M. Barnes considère le vaisseau de guerre d'un air sombre et murmure entre ses dents : " Si l'animal pouvait se mettre en route avant l'heure, cela m'éviterait de jouer un rôle ridicule." Tout en roulant une cigarette, il se retourne et examine la route de Bastia.

" Rien, pas la moindre Marina à l'horizon, continua-t-il. Je lui ai envoyé le courrier hier à dix heures. Elle pourrait être ici à temps, si les chevaux corses étaient des chevaux : mais ils ne valent guère mieux que des poneys de polo, les routes sont mauvaises, et (regardant à sa montre) il est sept heures maintenant. Si je ne puis pas empêcher ces gens de commettre cette folie, et qu'il lui arrive malheur, Dieu ait pitié d'elle ! La vie est dure."

Là-dessus M. Barnes se plonge dans une série de réflexions mélancoliques et s'envoie au diable. Quel besoin avait-il de venir en Corse chasser le mouflon ? les animaux sauvages ne manquent pas, Dieu sait, sur la terre !

L'Américain de New-York, dont le type est si connu, ne peut guère nous servir pour décrire M. Barnes. Si, au premier abord, un observateur superficiel était tenté de le classer parmi ce que l'en est convenu d'appeler aujourd'hui assez dédaigneusement un *dude*, opinion que l'extrême recherche de sa tenue et son élégance pouvaient justifier en partie, il ne tardait pas à revenir de son erreur, et à s'apercevoir que M. Barnes était un homme dans toute l'acception virile du mot, un homme qui avait étudié le monde, qui se connaissait lui-même, ce qui n'est pas aussi fréquent qu'on pourrait le croire.

La principale occupation de M. Barnes pendant les vingt-huit années de son existence avait été jusqu'ici de tuer le temps. Maître d'une grande fortune, il n'avait jamais été obligé de travailler pour vivre, bien qu'à une certaine époque il eût cru nécessaire d'avoir une profession, et en conséquence eût étudié la chirurgie. Mais un jour, s'étant rendu compte, grâce à une statistique qui lui était tombée sous les yeux, que la moyenne de morts attribuées à chaque médecin pratiquant était de dix par an, M. Barnes avait résolu de laisser vivre ses dix clients, et s'était refusé à prendre son diplôme.

Dès lors il s'était surtout livré à la chasse au lynx, au tigre, etc. Le *Rifle Club* de New-York le tient pour le meilleur fusil, et il s'est couvert de gloire dans différents concours internationaux.

Toutes espèces de chasses lui plaisent d'ailleurs : il eût volontiers chassé sur les territoires gardés de Belgravia et de la Cinquième Avenue, où il a ses entrées, s'il n'eût eu en horreur les longs flirts avec tout leur cortège de manœuvres et d'avances. Pour lui, " ce n'était plus du sport, c'était prendre des moineaux à la glu."